

Article

« Futur des relations internationales ou relations internationales du futur? »

Bahgat Korany

Études internationales, vol. 15, n° 4, 1984, p. 879-884.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701753ar>

DOI: 10.7202/701753ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

FUTUR DES RELATIONS INTERNATIONALES OU RELATIONS INTERNATIONALES DU FUTUR?

Bahgat KORANY*

ABSTRACT — FUTURE OF INTERNATIONAL RELATIONS OR INTERNATIONAL RELATIONS OF THE FUTURE?

This last paper in the volume tries to pull the threads together and to detect trends of evolution in the analysis of international relations. The discussion is limited to three issues deemed basic to this evolution: 1) the increasing importance of technology and its impact on the world system, and especially on one of its basic components: the nation-state; 2) contents and characteristics of the new industry of futurology; and 3) the rise of political economy as a basic approach to the study of international relations. It is suggested that we are growing beyond such simplistic divisions as "High" and "Low Politics", and obsession with methodologism per se, and that we are increasingly putting rigor and interdisciplinarity in the service of analysing "substantial" issues of international relations.

Les tous récents numéros de revues internationales les plus établies dans le domaine – et de tendance aussi bien philosophique que scientifique – ont réouvert le débat quant aux approches à l'étude de Relations internationales. Ainsi *Theory and Decision*¹ de 1982 ouvre ses pages à un échange entre Spegele et Morton Kaplan concernant l'analyse systémique en Relations internationales. Kaplan est très bien placé pour représenter le pôle de « l'école scientifique » ou behavioraliste. D'ailleurs, c'est le rôle qu'il a déjà assumé il y a presque 20 ans quand le débat classiques/scientifiques s'est animé.² Son rôle de « chef d'école » est pleinement justifié puisque son livre *System and Process in International Politics* a été accepté – à la fois par des partisans enthousiastes et des adversaires indignés de son jargon – comme étant le spécimen d'une « théorie scientifique » de Relations internationales.

Mais le débat qui s'ouvre ne se limite plus aux anciens protagonistes. Il y en a d'autres qui s'ajoutent. C'est pourquoi – en partie – on retrouve dans le débat qui est

* Professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal.

1. Morton KAPLAN, « Traditional Theory and all the King's Men », *Theory and Decision*, 14/3, Septembre 1982, pp. 275-291. Cet article est une réponse à Roger D. SPEGELE "Rediscovering Debates in International Studies: Morton Kaplan's System Epistemology Revisited", in *ibid.*, pp. 293-328.
2. Heldey BULL, « Théorie des relations internationales: plaidoyer pour l'approche classique », et Morton KAPLAN, « Le nouveau grand débat: traditionalisme contre science en relations internationales ». Ces deux articles ont été publiés en 1966 dans *World Politics* et ont été traduits par Philippe BRAILLARD dans son *Théories des Relations Internationales*, Paris, P.U.F., 1977, pp. 31-48 et 48-67.

reproduit dans le numéro du printemps 1984 d'*International Organization*³ l'expression néo-réalisme.

Ce néologisme mis à part, s'agit-il en fin de compte d'un retour à l'ancienne école des années 1940 et 1950? Témoignons-nous de la réhabilitation de Hobbes et de Machiavelli, la consolidation de la vision de Hans Morgenthau? Est-ce que le paradigme pré-établi continue, après une contestation passagère, – à se re-établir? Sommes-nous donc en présence d'un retour pur et simple au passé?

En fait, tandis que quelques spécialistes s'accrochent au passé, d'autres regardent vers l'avenir et soulignent l'importance de la prospective. Les postulats de base et les points de départ de ceux-ci sont différents. En mettant l'accent sur le changement en conformité avec les exigences de l'avenir, ils découragent « la vie dans la nostalgie du passé ». Plutôt que de se contenter d'un emprunt des modèles et schémas de pensée du passé, cette approche attire l'attention sur « la nouveauté » des relations internationales et indique un avenir différent.

A. Un de ces éléments nouveaux en relations internationales est le rôle joué par la *technologie*. Il s'agit de « l'accélération de l'histoire ». En 1973, Daniel Bell de l'Université Harvard a annoncé « l'avènement de la société post-industrielle ». ⁴ Mais malgré l'énorme popularité et la diffusion de ce livre à l'échelle mondiale, il n'était pas le premier à souligner l'émergence d'une société nouvelle. Déjà en 1969 Alain Touraine a insisté sur le fait que « la société post-industrielle » ⁵ était déjà au rendez-vous.

S'agit-il d'un phénomène purement interne propre à quelques sociétés? À cause de la révolution technologique, pour reprendre le titre du livre de Z. Brzezinski, cette distinction entre phénomènes internes et externes n'a plus de sens. L'évolution technologique a unifié le monde pour le transformer en un seul village mondial.

À l'exception du domaine militaire, la littérature systématique traitant des effets de la technologie sur les relations internationales n'a commencé à apparaître en force que dans les années 1960. ⁶ Les chercheurs se penchent sur la problématique technologie/rerelations internationales pour privilégier quelques éléments: effet de la technologie sur les problèmes de développement ou l'évolution du commerce

3. Plusieurs articles ont été publiés, dont les plus pertinents sont Richard ASHLEY, "The Poverty of Neo-Realism", *International Organization*, 38/2, printemps 1984, pp. 225-286 et Robert GILPIN, "The Richness of the Tradition of Political Realism" dans *ibid.*, pp. 287-304. Voir aussi Ray MAGHROURI et Bennet RAMBERG (eds.) *Globalism versus Realism: International Relations Third Debate*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1982.

4. Daniel BELL, *The Coming of Post-Industrial Society; A Venture in Social Forecasting*, New York, Basic Books, 1976 et Paris, Robert Laffont, 1976. Mais voir aussi le récent ouvrage de Ralph SANDERS, *International Dynamics of Technology*, Westport, Connecticut, Green Wood Press, 1983, qui m'a fourni les différents éléments bibliographiques.

5. Alain TOURAINÉ, *La Société post-industrielle*, Paris, Denoël, 1969.

6. Pour de bonnes synthèses voir en plus de SANDERS, *op. cit.*, Joseph S. SZYLIOVICZ (ed.), *Technology and International Affairs*, New York, Praeger, 1981.

international, les caractéristiques du processus de la coopération scientifique internationale,⁷ ou les différentes questions du transfert de technologie.

Il y a pourtant un aspect qui touche les bases mêmes des relations internationales et qui soulève un débat intense : l'effet des multiples développements technologiques sur le rôle de l'État-nation. La technologie renforce-t-elle ou, au contraire, affaiblira-t-elle le rôle de cet auteur privilégié du système mondial ?⁸

En 1959, dans la revue de l'Université Columbia *Journal of International Affairs*, Warner Schilling dans son article « Science, Technology and Foreign Policy » a indiqué que la technologie, prise comme indice du potentiel militaire, renforce la capacité de l'État et son statut international. Il a surtout insisté sur le fait que la technologie n'a pas changé les moyens employés par l'État pour atteindre son intérêt national : les instruments traditionnels comme la persuasion, le marchandage (ou le bargaining), et la coercition.

Dans leurs cours de Relations internationales à l'Université Princeton, et puis dans leur manuel *Foundations of International Politics* (1962) les Sprouts ont, par contre, consacré tout un chapitre aux effets de la technologie sur l'État-nation. Ils ont surtout mis l'accent sur l'incompatibilité croissante entre ces deux phénomènes du système mondial contemporain.

Cette problématique a été analysée plus en profondeur quelques années plus tard par Eugene Skolnikoff, à la fois dans son livre⁹ de 1967 et dans son cours à l'Institut des Hautes Études Internationales de Genève en 1970-1971. Avant de développer ses idées au niveau académique, Skolnikoff avait déjà travaillé pendant cinq ans à la Maison-Blanche comme conseiller présidentiel pour la science et la technologie. Il a souligné le fait que le progrès technologique affaiblit le rôle traditionnel de l'État souverain. Il a surtout critiqué le Département d'État pour avoir négligé de prendre en considération – dans l'élaboration et la mise en application de la politique étrangère américaine – le nouvel élément d'interdépendance dans les relations internationales contemporaines. Le phénomène d'interdépendance a été souligné encore plus en 1971 par Z. Brzezinski qui, comme nous l'avons dit plus haut, a mis l'accent sur l'ambiguïté de la distinction politique intérieure/politique extérieure. En 1972, Skolnikoff¹⁰ est revenu sur l'idée d'interdépendance pour attirer l'attention à la nécessité d'une réponse internationale, plutôt que nationale, aux effets de la science et de la technologie sur le système mondial.

C'est l'avis aussi d'Alexander King,¹¹ ancien directeur-général pour les affaires scientifiques de l'OCDE qui a, en 1974, détaillé le problème des coûts de recherche scientifique. Il ne pouvait que souligner la nécessité d'interdépendance et de collaboration internationale.

7. Pour une bonne analyse de cet aspect par une spécialiste de relations internationales, voir les contributions de Brigitte Schroeder publiées dans cette revue.

8. Joseph SZYLIOWICZ, "Technology, the Nation State" dans Szyliowicz, *op. cit.*, pp. 1-41.

9. Eugene SKOLNIKOFF, *Science, Technology and American Foreign Policy*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1967.

10. Eugene SKOLNIKOFF, *The International Imperatives of Technology*, Berkeley, Calif., Institute of International Studies, 1972.

11. Alexander KING, *Science and Policy: the International Stimulus*, London & Toronto, Oxford University Press, 1974.

En 1977, Basiuk¹² abonde dans le même sens. Il s'est surtout intéressé à l'effet de la technologie sur la structure du système mondial. En regardant vers l'avenir, il a exprimé son doute quant à la capacité de l'État-nation de pouvoir faire face aux dislocations graves imposées par l'évolution technologique. C'est cette insistance à mettre en doute le rôle dominant de l'État-nation qui explique la popularité croissante du modèle d'interdépendance et de relations transnationales.¹³ L'objectif de cette école transnationale de Bob Koehane et Joe Nye est de mettre à la chambre froide, une fois pour toute, le paradigme réaliste basé sur l'État-nation.

Malgré cette insistance sur l'idée d'interdépendance par la majorité de chercheurs, l'école réaliste n'était pas pour autant désarmée. Kinter et Sicherman¹⁴, par exemple, ont affirmé que la technologie pourrait certes assurer une coopération internationale plus accrue mais qu'elle peut surtout conduire à une situation de concurrence et de rivalité inter-étatiques sans cesse croissante. En plus, les moyens technologiques peuvent être mis au service de la souveraineté étatique, et renforcer par le fait même l'État-nation. Dans *The Geopolitics of the Nuclear Era*, Colin Gray a pris la peine de montrer que le progrès technologique a peut-être modifié les concepts géo-politiques anciens, mais qu'il ne les a pas pour autant invalidés.

Où en sommes-nous donc dans les rapports technologie – État-nation ?

En 1981, dix spécialistes se sont penchés pour une dernière fois sur la question des effets de la technologie sur les relations internationales.¹⁵ L'analyse de leurs écrits révèle l'absence d'un certain déterminisme technologique et d'une loi générale. Au contraire, ce sont les attitudes et les actions des sociétés, des États et des organismes internationaux qui déterminerait l'avenir. De là donc l'accent mis sur l'analyse des phénomènes de changement en Relations internationales,¹⁶ et la croyance que l'avenir est encore inconnu et donc possible à façonner.

B. Cette croyance dans la planification sociale de l'avenir (en fait la nécessité du « social engineering ») s'accroît à un moment où les développements technologiques et surtout leurs effets paraissent de moins en moins contrôlables (e.g. l'équilibre de la terre). De là le développement d'un nouveau champ d'analyse : *la prospective internationale*. Sa popularité est mise en évidence par la multitude des publications sur le sujet. En une décennie seulement (1967-1977), on en a recensé pas moins de seize études – et cela sans compter des « best-sellers » connus du grand public.¹⁷ Quelques-unes figurent en tête de liste en ce qui a trait aux ouvrages

12. Victor BASIUK, *Technology, World Politics and American Policy*, New York, Columbia University Press, 1977; et aussi "Technology and the Structure of the International System" dans SZYLIOWICZ, *op. cit.*, pp. 219-239.

13. Robert O. KOEHANE et Joseph S. NYE, *Power and Interdependence World Politics in Transition*, Boston, Little, Brown & Co., 1973.

14. William R. KINTER & Harvey SICHerman, *Technology and International Politics*, Lexington, Mass. D.C. Heath & Co., 1975.

15. In J. SZYLIOWICZ, *op. cit.*

16. Kal. J. Holsti *et al.*, *Why Nations Realign*, London, George Allen & Unwin, 1982; Ole R. HOLSTI *et al.* (eds.), *Change in the International System*, Boulder, Colorado: Westview Press, 1980; Barry BUZAN a R.J. Barry JONES (eds.) *Change and the Study of International Relations*, London, Frances Pinter, 1981.

17. Par exemple les ouvrages d'Alvin TOFFLER comme le *Choc du Futur* et la *Troisième Vague*.

de Relations internationales, comme c'est le cas de *l'An 2000* de Kahn et Weiner. D'autres sont devenus des classiques au niveau mondial: e.g. l'étude du Club de Rome,¹⁸ *Halte à la croissance*, qui a été traduite en 29 langues et dont le volume de vente est d'environ cinq millions d'exemplaires.

Ces études diffèrent beaucoup quant à leurs postulats de base, leurs orientations générales, leurs méthodologies et leurs origines géographiques. La plupart sont, pourtant, d'origine américaine et la quasi-totalité sont occidentales. Quant à leur orientation normative, pas moins de 90 % de ces ouvrages offrent une vision pessimiste quant à l'évolution du système mondial. Cette vision pessimiste est intimement liée au cadre d'analyse employé. Celui-ci reste néo-malthusien. Il valorise l'importance d'une croissance harmonieuse entre ressources et population. Par conséquent, il met l'accent sur le décalage ressources disponibles/population qui est supposé caractériser la présente phase du système mondial. Très peu de ces études prennent comme point de départ la nécessité de réduire les coûts des armements ou de redistribuer les ressources mondiales.

C. Le rôle croissant du facteur technologique en relations internationales, l'accent mis sur la prospective internationale pour fin de « social engineering », et la préoccupation qu'engendre l'État présent et futur de l'équation ressources/populations mondiales ont abouti à un autre développement majeur quant à l'état de la discipline: c'est l'importance croissante de *l'approche économie politique*. Cette approche comme le chapitre sur les écoles en Relations internationales l'a démontré, n'était jamais absente. Ce qui frappe à l'heure actuelle, pourtant, c'est que cette approche envahit de plus en plus la sphère même des études internationales.¹⁹ Elle est en train de se présenter comme une approche propre à l'analyse internationale et pourrait ainsi ravir la place de choix qu'occupe encore l'approche géo-stratégique. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la liste de thèses de doctorat, les articles de revues spécialisées, les manuels de base²⁰ ainsi que la tendance actuelle à la réorientation des travaux de quelques autorités dans le domaine. Ainsi Hay Alker de MIT qui a publié en 1965 son fameux livre *Mathématique et Politique* est en train d'étudier actuellement la question de la dialectique de l'évolution, et J. Rosenau – pilier du mouvement behavioraliste – met l'accent présentement sur la transformation de l'économie internationale.²¹

S'agit-il donc d'un rapprochement entre approches et écoles qui tendrait vers la cumulation et le consensus? Nous ne sommes pas encore là. Nous n'avons pas encore un nombre suffisant d'adeptes de l'approche économie politique qui l'appli-

18. Voir une évaluation critique de cette approche par Philippe Braillard dans *L'imposture du Club de Rome*, Paris, P.U.F., 1982.

19. On trouvera deux bonnes synthèses récentes de cet aspect dans R.J. Barry JONES (ed.) *Perspectives on Political Economy*, London, Frances Pinter, 1982; et Michael BARRATT BROWN, *Models in Political Economy*, Londres, Penguin Books, 1984.

20. Ainsi l'ouvrage récent de Charles KEGLEY et Eugene WITTKOPF, *World Politics*, New York, St-Martin's, 1981, consacre toute la partie III, pp. 147-315), ainsi que plusieurs parties de quelques chapitres aux questions économiques.

21. Voir surtout son chapitre "Interpreting Aggregative Processes in the International Political Economy" in W. Ladd HOLLIST and James ROSENAU (eds.), *World System Structure*, Beverly Hills, Sage, 1981, p. 262-289.

quent à l'analyse du noyau dur » des problèmes internationaux classiques²², par exemple les problèmes de la dissuasion, la prolifération des armes nucléaires, le déroulement des négociations SALT et le contrôle des armements. Même à l'intérieur de l'approche économie politique, et malgré l'élaboration de concept de régime²³, les spécialistes sont encore divisés entre l'approche néo-libérale²⁴ et l'approche radicale.²⁵

Mais même si les débats entre écoles (surtout économiques) en Relations internationales continuent, nous sommes plus avancés à plusieurs égards. Par exemple, même ceux qui croient toujours à la primauté de l'État-nation comme acteur en relations internationales n'acceptent plus la séparation entre politique intérieure et politique extérieure, ou entre « high politics » (question de la guerre et de la paix) et « low politics » (aspects économiques ou environnementaux des relations internationales). Dans un monde où la sécurité et la survie de plusieurs États sont menacées, non pas seulement par les guerres inter-étatiques classiques mais par les problèmes de la faim et la non-satisfaction d'autres besoins essentiels, l'affaiblissement de telles séparations anachroniques est déjà un grand progrès. Il rend l'étude des relations internationales plus interdisciplinaires²⁶ et, surtout, plus pertinente à l'analyse des problèmes pressants de la planète.

-
22. Voir ma tentative dans cette direction dans Bahgat KORANY: « L'Afrique et les études stratégiques: le sous-développement mutuel? », dans *L'Afrique enjeu des grandes puissances et des puissances régionales*, Collection Études stratégiques et militaires, Centre québécois de relations internationales, Québec, 1985.
 23. Pour une récente évaluation de ce concept voir les douze articles publiés dans un numéro spécial de la revue *International Organization*, 36/2, printemps 1982, sous la direction de Stephen D. Krosner.
 24. L'exemple le plus fidèle de cette approche est présenté dans le chapitre par Nazli CHOUCRI, professeur de science politique au MIT sous le titre "International Political Economy" dans Ole R. HOLSTI *et al.*, *op. cit.*, pp. 103-131.
 25. Andrew GAMBLE, "Critical Political Economy" dans Jones *op. cit.*, pp. 64-93, Barratt BROWN, *op. cit.*, les travaux d'Amin, Frank, H. Magdoff, Christian Palloix, et bien sûr Wallerstein.
 26. Ce que BARRATT BROWN a essayé de faire dans son dernier ouvrage *Models of Political Economy*, *op. cit.*, surtout pp. 187-263.